

—Oh ! jamais ! jamais ! s'écria Karl. Sans vous je ne saurais vivre. Vous avez pris possession de moi.

Ces paroles étaient empreintes d'un accent de conviction et de sincérité qui frappa Delphine. Aussi, après avoir laissé son ami parler longtemps, elle laissa tomber sa main dans la sienne et dit :

—Je vous engage ma foi. Soyez sûr de votre fiancée. Quand vous me voudrez, vous me trouverez.

C'est ainsi qu'ils s'engagèrent l'un à l'autre, et lorsque Karl se retira, ce fut après avoir promis de revenir le lendemain et tous les jours.

Delphine fut d'abord effrayée par l'excès même de son bonheur, dont elle ne fit pas part à son père, n'ayant pas encore la certitude que de si belles promesses se réaliseraient. Elle n'osait croire que, comme sous l'empire d'une baguette magique, sa vie pourrait se conformer, ainsi qu'on le lui laissait espérer, et que, condamnée hier encore à la médiocrité, elle était en droit de se voir, dans un avenir peut-être prochain à la tête d'une des plus opulentes maisons de Paris, épouse légitime et aimée d'un homme auquel bien peu de femmes auraient pu résister.

Cependant, lorsqu'elle revit Karl que chaque jour ramenait auprès d'elle et qui, sous le prétexte de suivre les préparatifs des expériences promises par Martial Vaubert, venait sans cesse renouveler ses serments, elle fut gagnée peu à peu par la confiance qu'exprimait son ami. Elle ouvrit à ses propos une oreille complaisante, et elle ne douta plus de ses paroles lorsqu'il disait qu'avant peu tous les obstacles qui s'opposaient à leur union seraient vaincus. Il parlait de bonne foi. Mais il comptait sans l'imprévu, qui tient tant de place dans les affaires humaines.

Cette idylle charmante durait depuis un mois environ lorsque Jacques Savaron la découvrit. Il avait remarqué dans le caractère de son fils un changement qui le frappa. Jusqu'à ce jour, Karl s'était montré plein d'ardeur pour les plaisirs de son âge, d'une gaieté entraînante, aimant le monde, le théâtre, se mêlant volontiers aux parties fines, sur lesquelles son père fermait les yeux sans cesser cependant de le surveiller.

Tout à coup, il devint paisible, mélancolique, préoccupé. Jacques Savaron devina qu'il y avait quelque passion sous roche, et comme il ne lui convenait pas que son fils s'engageât dans des liens sérieux sans son consentement, il se mit à veiller sur lui avec plus de soin encore que par le passé. Sa surveillance le mit en quelques jours au courant de la vérité. Il fit suivre Karl et sut qu'il se rendait tous les jours dans une modeste maison des Batignolles, habitée par un vieillard et par sa fille. Puis il sut que ce vieillard qui se nommait Martial Vaubert, avait touché à la caisse, à diverses reprises, une somme totale de quinze mille francs, portée au compte de Karl par les ordres de ce dernier. Dès lors il ne lui fut pas difficile de reconstruire ce joli roman. L'ayant découvert, il résolut sur-le-champ de le détruire.

Karl amoureux d'une fille pauvre, c'était l'anéantissement d'un projet longtemps caressé par Jacques Savaron, qui consistait à donner pour femme à son fils l'unique héritière d'un riche banquier, laquelle était à la veille d'atteindre sa dix-huitième année, et qui devait apporter à la maison Savaron une fortune égale à celle qui s'y trouvait déjà. Jacques Savaron n'hésita pas. C'était, nous l'avons dit, un homme ferme, énergique, tout d'une pièce, dont la volonté ne se modifiait jamais. Au risque de briser le cœur de son fils, d'exposer sa santé, sa vie à des périls incessants, sans chercher à savoir si la jeune fille choisie par Karl était belle, intelligente, honorable, il avait pris le parti d'envoyer aux Indes le pauvre garçon, afin de rester libre de dénouer ces liens dont il ne voulait à aucun prix.

Au début de ce récit, on a vu comment Jacques Savaron avait signifié sa résolution à son fils, et comment ce dernier fut entraîné à lui révéler le secret qu'il cachait depuis un mois. Il raconta l'histoire de ses amours en termes émus. Il fit à son père le portrait de Delphine, lui dépeignit l'état de son cœur et termina sa narration, qui n'apprenait à Jacques Savaron rien qu'il ne connût déjà, par ces mots :

—Je l'aime, je l'aime à en mourir si vous me séparez d'elle !

—Tout ce que tu viens de me dire est fort touchant, répondit le banquier qui prenait le parti de feindre afin d'avoir raison de la résistance de son fils. Mais, encore une fois, je ne comprends rien à ton désespoir.

—Eh quoi, mon père, abandonner Delphine !